



HAL
open science

Port-Louis, la ville portuaire : un espace problématique dans la littérature mauricienne

Vicram Ramharai

► **To cite this version:**

Vicram Ramharai. Port-Louis, la ville portuaire : un espace problématique dans la littérature mauricienne. *Revue historique des Mascareignes*, 2004, Ports et voyages dans le sud-ouest de l'océan Indien XVIIe-XXe siècles, 05, pp.75-93. hal-03454070

HAL Id: hal-03454070

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03454070>

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PORT LOUIS, LA VILLE PORTUAIRE :
un espace problématique
dans la littérature mauricienne

Vicram Ramharai
Université de Maurice

INTRODUCTION

Port Louis, la ville portuaire, n'a pas été exploitée dans toutes ses dimensions par les écrivains mauriciens. Elle aurait été une ville morte si certains écrivains n'avaient pas pris la peine de l'évoquer, voire la ressusciter, dans leurs œuvres. En effet, ils ne sont que quelques-uns à évoquer Port Louis en tant que cadre de l'intrigue ou sujet de leurs poèmes. Elle n'a inspiré que trois poètes (L. L'Homme, R. E. Hart et E. J. Maunick) et trois romanciers (Ananda Devi, M-T. Humbert et C. de Souza). Pourtant nombreux sont les romanciers qui refusent d'éviter l'évocation de cette ville, un passage obligé pour tout habitant de l'île même s'il n'y habite pas. Ainsi, les bribes de description éparpillées dans différents récits permettent aux lecteurs de se représenter son évolution. Il est donc intéressant de voir non seulement la perception de cette ville portuaire à travers le temps mais aussi l'utilisation de celle-ci comme espace poétique ou romanesque, aussi élémentaire soit-il.

La première partie de cette communication explore les différentes façons dont cette ville portuaire a été occultée puis intégrée dans les œuvres mauriciennes. Dans la deuxième partie, sont analysées les multiples dimensions de Port Louis telles qu'elles apparaissent dans les rares poèmes et récits. Dans la troisième partie, Port Louis en tant que cadre de l'intrigue romanesque et son influence sur les personnages est appréhendée dans trois romans mauriciens d'expression française.

LA VILLE PORTUAIRE : D'UNE VILLE IGNORÉE À UNE VILLE RECONNUE

Avant l'indépendance de Maurice en 1968, très peu de romanciers ont situé leurs récits à Port Louis. Ils ont davantage parlé des autres régions de l'île que de cette ville portuaire. Le lecteur a l'impression, en lisant la production romanesque d'avant l'indépendance, que Port Louis n'a pas été un lieu approprié pour situer un récit. Pour-

tant, cette ville a vu naître bon nombre d'écrivains mauriciens qui auraient pu la célébrer dans leurs oeuvres.

D'une ville ignorée à une simple évocation

Dans *La littérature mauricienne de langue française* (1978), Prosper évoque l'existence de beaucoup d'écrivains mauriciens, nés à Port Louis. Très peu d'entre eux, cependant, ont essayé de donner à la ville de leur naissance une dimension littéraire. À part le fait qu'ils sont tous nés à Port Louis, il n'y a rien de commun entre cette ville, leurs oeuvres et eux.

En outre, en parcourant la liste des romans publiés depuis le début du xx^e siècle le lecteur aperçoit un phénomène littéraire assez bizarre. En effet, il existe une série de titres de roman au nom des villages mauriciens [Beaux Songes (N. Bodha : *Beaux Songes*, 1993), Bénarès (B. Pyamootoo : *Bénarès*, 1999), Cap Malheureux (D. Vaxelaire : *Cap Malheureux*, 1992), Chamarel (A. Malherbe : *L'assassin fantôme de Chamarel*; S. Patel : *Le portrait Chamarel*, 2001), Grand Port (A. Martial : *Grand Port*, 1938; D. Vaxelaire : *Grand Port*, 1993), Pamplemousses (A. G. Gentil : *Quartier des Pamplemousses*, 1999), Souillac (R. Antelme : *Les enfants de Souillac*, 1995)] mais aucun au nom de Port Louis. Les noms des villages qui figurent dans les titres indiquent en même temps le cadre de l'intrigue romanesque. Ces romans, dans leur majorité, ont été publiés après l'indépendance de Maurice.

Enfin, Port Louis est mentionnée dans certains romans sans aucune description détaillée. Soit les personnages y viennent pour affaire, soit ils y sont de passage. Dès le xviii^e siècle, des romanciers étrangers ont fait allusion à Port Louis. Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*, Alexandre Dumas dans *Georges* en parlent sans faire de la ville le cadre de leurs récits. Port Louis est vue comme un centre administratif (*Paul et Virginie*) ou comme un lieu de divertissement (les courses au Champ de Mars dans *Georges*). Au xx^e siècle, Joseph Conrad, romancier anglais, a publié une nouvelle en 1912, *A Smile of Fortune*, dont l'action se situe dans le port à Maurice.

Dans la revue *Les roses de Noël*, nous trouvons deux nouvelles dans lesquelles allusion est faite à Port Louis, plus particulièrement au collège Royal et à la rue Madame. Celui qui parle connaît bien la ville pour y faire allusion dans son récit. Il s'adresse, vraisemblablement, à ses compatriotes qui habitent l'île, surtout que la description de certaines parties de l'île (ou la description de l'île) est réduite au strict minimum.

Deux romanciers mauriciens de la première moitié du xx^e siècle (S. Mérédac : *Polyte*, 1926; C. Charoux : *Ameenah*, 1935), nés à Port Louis, y ont fait allusion mais n'ont pas pensé à lui octroyer le statut d'espace romanesque. La ville de Port Louis a été utilisée à d'autres fins que comme cadre d'une intrigue. Dans *Polyte*, le héros se rend à Port Louis chez le notaire pour vendre sa maison et pour régulariser sa séparation d'avec sa femme, Rebecca. Soulignons que l'intrigue de *Polyte* se passe à Grand Gaube, village côtier au nord de Maurice. Dans *Ameenah*, l'héroïne vient à Port Louis pour prendre le bateau afin de quitter l'île avec son amant. Le récit se passe dans le camp sucrier d'une usine sucrière où les aventures entre les Blancs ou les Mulâtres et les femmes hindoues faisaient partie de la vie des ces personnages. Ces deux roman-

ciers attirent l'attention sur l'aspect administratif de la ville de Port Louis. Loys Masson aussi met l'accent sur cet aspect en parlant des notaires à Port Louis dans son roman *Le notaire des Noirs* (1962). B. Pyamootoo (*Bénarès*, 1999) souligne le côté décadent de Port Louis en parlant des hommes à la recherche des prostituées.

Il semblerait que la ville de Port Louis n'aurait pas un cachet littéraire pour beaucoup de romanciers. Le fait de ne plus habiter cette ville aurait-il eu, pour certains, une influence sur eux ? Le village ou le camp sucrier aurait-il plus d'attrait comme cadre romanesque ?

Par contre, la description de Port Louis apparaît dans bon nombre de romans même si le cadre général de ceux-ci n'est pas la ville portuaire. Port Louis a aussi inspiré des poètes tels que R. E. Hart, L. L'homme et E. Maunick. D'une simple allusion on passe à une description qui s'inspire de la réalité. La frontière entre fiction et réalité est abolie.

La description réaliste de Port Louis

La ville de Port Louis a été décrite tantôt comme un macro-espace, tantôt à travers des micro-espaces. Les auteurs ont un sentiment ambivalent vis à vis de Port Louis. Tantôt c'est une expression d'amour, tantôt c'est de la haine. Pourtant, cette ville a quelque chose à offrir, peu importe le moment où elle est décrite. La description traduit tout un aspect de la vie à Port Louis.

Marcelle Lagesse dans *La diligence s'éloigne à l'aube*^[1] (1971 : 31,32) offre une description de Port Louis au temps de la colonisation. Souville accompagne Nicolas Kerubec dans les rues de Port Louis et lui raconte la création de cette ville :

« Tenez cette chaussée et ce Jardin de la Compagnie des Indes, savez-vous qu'en 1735 la mer les recouvrait à marée haute, remuant toute la vase qui y stagnait ? La Bourdonnais entreprit de combler cette partie du Port Louis non seulement pour assainir la ville, mais aussi pour en faire ce que vous voyez. (...) Si le Jardin de la Compagnie date des premières années de la colonisation, le reste du marécage fut longtemps impraticable. On nous a conté que les habitants des différents quartiers de la ville avaient jeté de grosses pierres au milieu du marais créant ainsi une sorte de passage qui raccourcissait la distance entre le faubourg de l'est et le faubourg de l'ouest... »

La Chaussée est aujourd'hui la principale artère commerciale du port. Les plus beaux magasins s'y échelonnent. Elle aboutit d'un côté à la grande porte des Casernes et de l'autre, devant l'hôtel du Gouvernement. Sur la place d'armes qui s'étend vers la mer...

Nous descendîmes vers le port. La Minerve, à l'ancre, était entourée de chaloupes...

Du quai, nous pouvions contempler la grande activité qui régnait dans le port. Des chaloupes approvisionnaient les navires en eau, en bois à feu...

Devant la cathédrale, nous rencontrâmes le convoi funèbre d'un noir...

[1] Ce roman a été publié en 1958 pour la première fois. Nous avons utilisé l'édition de 1971.

Quand nous arrivâmes au Champ de Mars après cette flânerie, la nuit commençait. Dans le crépuscule, le site était d'une incroyable majesté. Cette chaîne de montagnes entourant la plaine, me fait encore songer aujourd'hui...»

Le lecteur peut constater que la ville n'est pas très grande. Elle se résume à un jardin, une chaussée, un port et un champ pour les soldats et pour les courses. Cette ville portuaire a beaucoup évolué sous la colonisation. A. Le Breton préfère évoquer la visite touristique dans son roman *Emmenez-moi à l'Île Maurice* (1986). Bien que l'action de ce roman se passe sous la colonisation, la ville est beaucoup plus étendue cette fois car on est passé du XVIII^e au XX^e siècle. Quand les Français Dargental débarquent à Port Louis, Robert leur fait visiter la ville :

« Je proposai aux arrivants un tour de la capitale eurasiennne. Ils saluèrent sur la place du port le plus grand gouverneur de l'île de France, Mahé de La Bourdonnais. Autour de qui quatre palmiers montent une garde rêveuse. La ville s'éveillait, avec sa citadelle morte, avec ses églises, ses mosquées, ses temples et ses pagodes d'une rue à l'autre alternant, avec son jardin de banians monstrueux, avec son quartier chinois affairé déjà, avec ses magasins musulmans où s'allumait le santal, avec ses buildings modernes babéliques, avec ses vieux murs jaloux et ses vieilles grilles créoles chargés d'hibiscus et de lauriers roses, avec ses vieux abreuvoirs où ne s'arrêtaient plus que les oiseaux. » (p. 194).

Cette visite rapide de Port Louis constitue l'essentiel de ce qu'on peut voir dans la capitale. Le narrateur ne mêle pas sentiment et visite de la ville. Il ne ressent aucune émotion pour cette ville. Port Louis n'offre que des objets au regard des touristes en quête d'exotisme. Que ce soit chez M. Lagesse ou A. Le Breton, Port Louis n'a pas d'âme, n'a aucune vie. La différence entre la réalité et la fiction est inexistante.

C'est R. E. Hart qui donnera une touche poétique à Port Louis. En 1933, dans son recueil *Le poème de l'Île Maurice*, R.E. Hart évoque un autre aspect de Port Louis dans la première partie de son poème «Port Louis en l'Île Maurice», intitulé **Itinéraire des pigeons** :

*« Quand les boutres chargés de sucre
Mouillent au quai du Chien-de-Plomb
Entre l'eau verte et le ciel blond
Où s'efface un spectre de lune
L'aube éveille sur les corniches
Et sur les vergues des péniches
Les pigeons blancs, moirés ou gris.
Dans le sillage des charrettes
Ils recueillent un peu de riz
Puis ils vont boire avec les bêtes
À l'auge où dort une eau de puits.
Alors dans la Mosquée heureuse
À l'ombrage d'un badamier
Les colombes et les ramiers
Vont roucouler. L'heure est pieuse.
La paix d'Allah plane sur l'homme.*

*Le temple se mêle au jardin.
L'arbre échange avec la colonne
Les reflets dansants du matin.*

*Or, tout émerveillés de vivre,
Les pigeons dansent et roucoulent.
Les clartés chantent, l'eau s'écoule
À la fontaine rituelle
Et les enfants aussi sont ivres
D'une fête perpétuelle.
- Apaise les cœurs orageux,
Bel Islam aux portiques bleus. »*

La joie de vivre est exprimée par la présence des pigeons et des enfants. La protection des enfants et de la nature est assurée par une présence divine. Cette thématique du bonheur se retrouve dans un autre poème de R.E. Hart, «Crépuscule sur Port Louis» paru dans la revue *L'Essor* de 1934. On trouve une superbe évocation de Port Louis dans le recueil de poèmes d'E. J. Maunick, *Paroles pour solder la mer* (1988 : 37, 38). Ces deux poètes ont donné une vie à Port Louis.

Dans ces poèmes, le poète évoque la beauté de la ville alors que dans les récits c'est une ville morte, sans âme qui est présentée. À ce titre, les micro-espaces sont plus intéressants à décrypter dans la mesure où ils nous donnent à admirer différents aspects de cette ville. Ils lui font acquérir une identité.

Bien que certains écrivains aient cherché à sortir la ville de Port Louis de l'anonymat, celle-ci est réduite à sa plus simple expression. Ils ont, certes, reconnu l'importance de Port Louis non seulement dans la vie des Mauriciens mais aussi sa contribution sur le plan littéraire. Cependant, ils ne lui ont pas accordé le statut d'une ville importante, digne d'abriter une intrigue romanesque. Ce sont surtout les poètes R. E. Hart et E. Maunick qui lui ont donné une reconnaissance littéraire. Le langage poétique permet de modifier le «visage» de Port Louis. La ville acquiert la dimension d'un lieu où il fait bon de vivre.

UNE VISION FRAGMENTÉE DE PORT LOUIS

D'autres écrivains ont mis l'accent sur différentes parties de Port Louis dans leurs œuvres dans une tentative d'accorder à la ville une présence. Ainsi, le lecteur a un portrait de Port Louis par petites touches. La ville est abordée sous ses différentes facettes et à différents moments de son histoire.

Port Louis et les espaces ouverts

Les espaces ouverts occupent une place importante dans l'économie du texte romanesque et poétique. Pour chaque écrivain, ces espaces ont une consonance particulière. Une typologie de ces espaces ouverts indique une dégradation graduelle de certains lieux. Le développement de la ville en est largement responsable.

Espace et décadence

Une des premières réminiscences d'une région de Port Louis se trouve chez L. L'Homme. Il a écrit un poème intitulé «Les Salines» en 1878. Ce poème est repris dans son recueil *Poésie et Poèmes* (1926). Dans ce poème, il célèbre ce lieu cher à son enfance. Il existe un lien très fort entre ce lieu et le poète.

*« Lieux chers à mon enfance, ô quartier des Salines
J'ai parfois le regret de vous avoir quittés.
Il m'est doux de crier dans vos brises marines
Ce que j'ai su par vous de chastes voluptés.*

*Oui, je reviens souvent errer sur vos rivages.
Je ne puis oublier tant d'arbres pleins d'oiseaux,
Les vounes des marais hantés de chiens sauvages
Dont les abois roulaient dans la rumeur des eaux.*

*J'aime vos toits moussus et même vos ruines.
Vous m'appelez la nuit, je vous revois le jour,
Bords aimés où le flot laisse des mousselines,
Sables d'or qu'il roulait jusqu'à la vieille tour !*

*Océan, c'est ici que ma neuve prune
A vu bondir ta houle en orange éclair,
Et que, sentant soudain en moi s'ouvrir une aile,
Mon rêve a pris l'essor dans ton grand souffle amer. »*

Ce coin de Port Louis alterne le bonheur et le malheur. Le plaisir qu'a le poète à venir «errer sur (ces) rivages» s'oppose à la présence d'un danger avec les «chiens sauvages» et l'«orange éclair». Alors que le poète voue un certain respect au jardin, comme les nombreux vouvolements le témoignent, il exprime une certaine intimité avec l'océan («ta houle», «ton grand souffle»). L'océan lui permet de rêver à d'autres horizons.

Ce lien n'existe pas dans la description que fait la narratrice dans *Le voile de Draupadi* (1993 : 110) d'Ananda Devi. Ce lieu a été souillé car l'eau dans cette partie de Port Louis est polluée par des «mares de mazout». Il a subi le passage du temps bien que l'eau soit «sans ride et sans mouvement» :

« j'ai eu un bizarre sentiment de triomphe, comme une conquête. Une victoire sur l'inévitable désintégration de toutes les choses, en voyant les couleurs des Salines avec les yeux de mon enfance. Elles étaient bien les mêmes. L'eau plate comme le dos d'une main, d'une tranquillité d'aube, sans ride et sans mouvement, avec ici et là de petits îlots de sable où s'ensommeillaient les crabes blancs. De la même couleur que le ciel, dilué de blancs et de verts, une peinture japonaise tout en pastels sur laquelle les navires aux formes lourdes, aux matières de métal, de plomb et de rouille, semblent irréels.

De petites mares de mazout flottent sur l'eau, mais ne s'y mélangent pas. Des sternes volent par ici, venant des îles avoisinantes, mais ne s'y arrêtent pas. Elles font aussi partie du tableau, leur envol est apparenté à ces couleurs des Salines, à la légèreté du sable poudreux, à la transparence nacrée des petits crabes vifs, au souffle chargé de sel qui vient de la mer. Parfum de sel, de mousse et de goémon, des profondeurs macérées de cette mer stagnante, parfum lourd et lointain et qui s'intensifie encore plus lorsqu'il s'y mêle la nostalgie et la turbulence du passé. »

Les Salines semblent avoir bercé l'enfance de ces deux personnages. L'un l'a connu pur, l'autre en état de décadence. La description est très poétique et le passé se mêle au présent pour rendre encore plus solide le lien entre ce lieu et la narratrice.

Ce lieu sert aussi de cadre à l'intrigue romanesque dans le roman (en créole) de Sedley Richard Assonne, *Robis* (1977). Il considère cet endroit comme un lieu décadent car on y jette les détritiques et personne ne s'en inquiète pour autant. Les gens continuent à vivre à côté de cet amoncellement de détritiques sans se soucier de l'hygiène. Ce qui entraîne la révolte du narrateur.

L'espace social

À côté des Salines se trouve un lieu qui n'a pas subi le passage du temps. Cependant, son aspect extérieur exprime la souffrance.

Dans un poème intitulé «Les Cassis», paru dans *L'Essor* de 1927, L. L'Homme déclare que ce lieu n'est plus ce qu'il a été autrefois.

*« Ce n'est plus maintenant qu'un amas de ruines.
Partout des toits crevés ou de noires chaumines
Remplacent les maisons si belles d'autrefois.
Des croupissantes eaux monte un brouillard de fièvres ;
Sur les perrons sans seuil errent de jaunes chèvres
Dont grelottent les rêches voix. »*

La misère caractérise ce lieu. Le temps ne l'a pas changé. L'aspect socio-économique semble dominer dans ce lieu et lui attribuer une identité.

M-T. Humbert dans *À l'autre bout de moi* (1978 : 384) évoque, elle-aussi, cette partie de Port Louis. Quand Anne et Nadège vont passer quelques jours chez leur oncle à Cassis, la narratrice déclare :

« Cassis alors c'était si peu, rien qu'un village, un tout petit village de poussière et de cases, de masures aux couleurs passées, il n'y avait là que des Noirs, gens simples qui allaient pieds nus, la chemise ouverte et le sourire farceur. À deux pas de la capitale, et malgré la fréquence des cars, la commune semblait vivre en autarcie... ».

La romancière met l'accent sur la classe sociale pour bien faire comprendre aux lecteurs que Cassis n'est pas un lieu à fréquenter par des jeunes filles issues d'un milieu aisé.

Malgré la misère dans certaines régions de Port Louis, la ville abrite aussi un espace de loisir pour le grand public.

Port Louis et la journée des courses

Il a fallu attendre plus de cent ans après A. Dumas pour qu'un écrivain mauricien parle des courses dans son roman. En effet, Xavier Le Juge de Segrais décrit un jour de courses à Port Louis dans *Une nouvelle profession : Héritier* (1950 : 114), bien que son roman ne se situe pas dans la capitale. Les courses ont été pendant longtemps le seul loisir des pauvres. En même temps, le déplacement vers Port Louis permettait aux gens de se promener dans la ville. Ils faisaient d'une pierre deux coups. C'est de cette façon que Xavier Le Juge de Segrais conçoit la description des Indiens qui venaient aux courses.

« De notre balcon, on jouissait de l'animation des jours de courses. Le samedi journée populaire, congé public, on était réveillé la nuit par une circulation intense, très bruyante. Dès trois heures du matin, les Indiens arrivaient dans leurs charrettes. Femmes, enfants, poulets, cabris, coffres y étaient entassés. On ne laissait rien derrière soi dans la crainte des voleurs. Ils s'installaient dans les hauts du Champ de Mars. Couchés sur l'herbe, ils y terminaient la nuit. Au jour, ils prenaient des distractions variées. Les uns se promenaient en ville. D'autres se dirigeaient vers le port . voir la mer, s'offrir de courts voyages en rade. Ils retournaient ensuite au Champ de Mars, où d'autres plaisirs les attendaient : chevaux de bois, grandes balançoires, déjeuner sur l'herbe. Ils mangeaient les provisions apportées par eux en y ajoutant des pistaches et des gâteaux indiens. Un peu avant l'heure des courses, la plupart rechargeaient leurs charrettes, repartaient pour leurs habitations lointaines. Quand en cours de route, un quidam s'informait des gagnants, ils répondaient invariablement :

« Andrien gagné ».

(Adrien était un jockey noir célèbre.)

Ils revenaient chez eux contents. Ils avaient été aux courses, c'est-à-dire qu'ils avaient eu un changement dans leur vie de labeur ».

Cette sortie en famille est très pittoresque et ramène le lecteur plusieurs années en arrière. Certains lecteurs peuvent y trouver une critique des Indiens dans leur façon de se comporter ce jour-là à Port Louis. Quelques années plus tard, Renée Asgarally décrit les préparatifs pour aller aux courses, *« lecourse maiden »*, dans *Quand montagne pren difé* (1977 : 1-11). Contrairement à X. Le Juge de Segrais qui évoque les Indiens en général, R. Asgarally met l'accent sur une famille en particulier, la famille Anand, sur la façon dont elle passe la journée aux courses, sur ce que chaque membre de la famille fait à un moment donné et comment Anand cherche à faire plaisir à ses enfants au Champ de Mars. C'est un tableau qui complète la description que l'on trouve chez Xavier Le Juge de Segrais dans la mesure où Renée Asgarally souligne ce qui se passe au Champ de Mars, la façon dont les gens réagissent quand les chevaux passent devant eux et ce qu'on peut faire pour passer la journée.

Le port et ses représentations

Le port est un autre endroit que les écrivains ont décrit avec beaucoup d'amour. R. E. Hart lui a consacré un poème intitulé «Navires sur la rade» paru dans la revue *Zodiaque* (décembre 1928) dans lequel les navires sont dotés d'une âme. Ils éprouvent de la joie et de la tristesse. Xavier Le Juge de Segrais (1950 : 145,146) souligne, lui, l'activité économique du port, surtout à un moment où ce lieu n'était pas aussi développé que maintenant.

«La rade du Port Louis d'aujourd'hui semble presque toujours déserte : quelques bateaux à vapeur au loin ou près des quais en eau profonde, un ou deux rares voiliers au milieu du port, les deux gros remorqueurs près de la douane, quelques côtiers ou péniches le long des quais et c'est tout. Alors qu'en 1875, elle avait l'aspect d'une forêt de chênes gigantesques aux branches dénudées, régulièrement plantés, séparés par des routes ou des canaux d'eaux vives.

Tout le transport des importations et des exportations était fait par des voiliers de toutes les nationalités de faible tonnage. Avec les moyens de chargement et de déchargement primitifs de cette époque, ces navires restaient longtemps en rade. De sorte que le port était toujours encombré de navires. Le long des quais s'alignaient de nombreux chasse-marée, côtiers qui transportaient, à l'aller, des sucres à Port Louis, au retour, des denrées à la Savanne et au Grand Port.

Les vapeurs étaient rares. Les paquebots des Messageries Maritimes au service régulier portaient le courrier, d'où leur dénomination de malle. Le jour de l'arrivée de la malle française était un événement. Il n'y avait alors ni câble ni T.S.F. Ce n'est que tous les quinze jours que l'on avait des nouvelles du monde entier... L'arrivée de la malle ajoutait à l'animation du port. Les parents allaient chercher ceux qui revenaient au pays et, le jour du départ, accompagnaient ceux qui le quittaient. Les passagers étaient toujours nombreux. Les cabines étaient confortables, le service très bien fait et la nourriture excellente. ».

Tout un réseau de signification peut être dégagé à partir d'une analyse^[2] de la description du port dans différents romans. X. Le Juge de Segrais met l'accent sur le mouvement des bateaux et sur leur importance à un moment donné de l'histoire de l'île. Sans eux, l'île ne pouvait pas vivre et les habitants n'auraient pas eu l'occasion de voyager. Dans *Le chercheur d'or* (1985 : 103-104) de J.M.G. Le Clézio, le port est synonyme de départ et d'aventures :

« mais il y avait les bateaux. C'était pour eux que j'allais sur le port, chaque fois que je le pouvais, quand je disposais d'une heure avant l'ouverture des bureaux de W.W. West, ou après cinq heures, quand Rempart Street était vide. Les jours de congé (...) je préférais flâner sur les quais, au milieu des cordages et des filets de pêche, pour écouter parler les pêcheurs, et pour regarder les bateaux qui se balançaient sur l'eau grasse, suivant du regard l'entrelacs des gréements. Déjà je rêvais de partir, mais je devais me contenter de lire les noms des bateaux sur les poupes. Parfois c'étaient de simples barques de pêche qui portaient seulement un dessin naïf représentant un paon,

[2] Danielle Tranquille analyse le symbole de l'eau dans le port dans *Paroles d'île*, Educationnal Production Ltd, Port Louis, 2000.

un coq, ou un dauphin. Je regardais à la dérobée le visage des marins, de vieux Indiens, des Noirs, des Comoriens enturbannés, assis à l'ombre des grands arbres, fumant leurs cigares presque sans bouger.

Je me souviens encore aujourd'hui des noms que je lisais sur les poupes des navires. Ils sont marqués en moi comme les mots d'une chanson : Gladys, Essalaam, Star of the Indian Sea, L'Amitié, Rose Belle, Kumuda, Rupanika, Tan Rouge, Rosalie, Poudre d'or, Belle of the South. C'étaient pour moi les plus beaux noms du monde, car ils parlaient de la mer, ils disaient les longues vagues du large, les récifs, les archipels lointains, les tempêtes même. Quand je lisais, j'étais loin de la terre, loin des rues de la ville, loin surtout de l'ombre poussiéreuse des bureaux et des registres couverts de chiffres. »

La description que fait J.M.G. Le Clézio est très poétique comparée à celle que fait Xavier Le Juge de Segrais. Le texte de ce dernier est davantage informatif. Pour Le Clézio, la description du port fait partie d'une fiction. Le narrateur est attiré par le port et les bateaux. Il existe une part de rêve qui est liée à ces derniers. On voit un autre aspect du port dans *La maison qui marchait vers le large* (1996 : 180) de C. de Souza. Daronville, enfant, est déçu d'avoir découvert le port dans son ensemble. Il voit celui-ci à ses pieds alors qu'il a l'habitude de ne voir qu'une partie du port de sa fenêtre.

Deux aspects du port sont soulignés dans ces descriptions : l'aspect économique et celui lié à l'aventure.

L'espace et l'identité culturelle

Dans *Le voile de Draupadi* (1993 : 101), Ananda Devi évoque Plaine Verte. Indécise quant à savoir si elle doit marcher sur le feu ou non, la narratrice rend visite à son amie Fatmah qui habite le quartier musulman de Port Louis, où l'on voit

« des vieux coiffés de «fez» rouges ou noirs marchant de leur pas pondéré, des jeunes hommes portant leur bonnet rond de rigueur à l'heure de la prière, des femmes en tunique et pantalon large, la tête étroitement enroulée d'une écharpe blanche. On peut aussi apercevoir ici ou là un occasionnel «tchador». Des enfants très propres et à l'allure réservée, habillés de blanc, les filles portant le foulard de rigueur, étaient en route pour l'école où s'accomplissait leur éducation religieuse. La porte de la mosquée était ouverte, et les hommes en y entrant, délaissaient sans crainte leurs sandales à l'entrée : personne ne les subtiliserait... »

Ce qui frappe dans la description d'Ananda Devi, c'est l'accent mis sur l'aspect culturel. Plaine Verte est imprégnée d'une culture que l'on transmet de génération en génération.

Ce même aspect culturel apparaît dans la description de Plaine Verte chez M-T. Humbert dans *La montagne des Signaux* (1994 : 213) :

« Il y aussi le quartier musulman de la Plaine Verte avec ses mosquées silencieuses, ses maisons blanches si rectilignes et si hautes qu'on les dirait rien qu'en façades, on se demande ce qu'il peut y avoir derrière. Là, le calme est souverain, presque austère. Parfois une femme voilée dont on ne voit que les grands yeux bruns glisse sur le trottoir, hautaine, énigmatique. J'ignore pourquoi mais le ciel, dans ce

quartier, me semble plus haut, plus bleu qu'ailleurs. Parfois, d'une école coranique, nous parviennent des voix d'enfants récitant en chœur une sourate. Un instant nous nous arrêtons pour écouter, puis nous repartons... ».

Le quartier de la Plaine Verte ne peut pas être dissocié des ses signes religieux. Ceux-ci ne constituent pas uniquement ses particularités mais sont aussi des marqueurs de son identité.

Chaque lieu a son propre caractère. Si Cassis est déterminé par la misère, le Champ de Mars par les courses, le port par ses navires, le quartier musulman l'est par son aspect culturel. L'espace ouvert est la partie visible de Port Louis, celle qui se donne à voir et qui permet de tirer une conclusion de surface. Malgré la misère apparente qui règne à Port Louis, les gens continuent à rêver en regardant les bateaux ou à prier pour des jours meilleurs. Les espaces ouverts ne permettent pas d'entrer dans l'intimité des habitants de cette ville. Il existe une sorte de pudeur de la part de ces auteurs qui les amène à respecter cette intimité. Port Louis n'est pas décrite pour les yeux du touriste ou pour ceux de l'étranger. Elle est décrite pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle peut exprimer, manifester ou traduire. Il y a une tentative de décentrement du regard.

Les espaces clos dans Port Louis.

Certains lieux fermés à Port Louis sont très fréquentés. Se trouver dans un tel endroit permet au personnage de faire ressortir le côté sombre de cette ville.

M-T. Humbert (*À l'autre bout de moi*, 1978 : 218) parle du quartier chinois et plus particulièrement du restaurant Laï Min. Philippe Morin emmène ses filles dîner au restaurant Laï-Min que la narratrice décrit ainsi :

« Pour accéder à la salle de restaurant, il fallait grimper un escalier sordide, passer des cuisines et des offices surchauffés. On entrait en quelque sorte par les coulisses, dans une agitation de marmitons en sueur et qui ne levaient même pas les yeux à votre passage, aucun effort de séduction visuelle, des tables encombrées, huileuses, de la vaisselle sale, des odeurs de nuoc-mâm et de graisse cuite. ».

Le restaurant est un monde à part. Il y a quelque chose de répugnant et en même d'attirant dans ce lieu où les jeunes filles ne sont pas censées venir seules.

A. Gordon-Gentil, en écrivant ses souvenirs d'enfance, décrit le cinéma Rex qui se trouvait à la rue Desforges, au centre de Port Louis, dans *Quartier des Pamplemousses* (1999 : 61-62).

« Dans les couloirs menant à la grande salle flottait une forte odeur d'urine, qui indiquait la proximité des toilettes... »

Il fallait faire preuve d'une certaine audace pour affronter les toilettes du Rex. La porte qui y donnait accès était un véritable livre d'or. On pouvait y lire, gravé au canif sur le contreplaqué couleur fauve, entre autres choses, des mots peu flatteurs adressés à Sookool, l'opérateur qui avait la fâcheuse manie de ne jamais laisser se terminer une bobine avant d'en lancer une autre, des noms enlacés sur un cœur et même des slogans pro-indépendantistes.

La porte n'avait ni serrure ni clé, elle s'ouvrait d'un coup de pied. On se retrouvait alors devant une rampe moussue et glissante qui descendait en pente douce jusqu'aux urinoirs.

Sur le sol, un seau, plein à ras bord de permanganate de potasse aux couleurs qui oscillaient entre le gris et le violet opaque, indiquait qu'on avait pensé à la notion, même mineure, d'hygiène.

Quand j'y pénétrai pour la première fois, les parois de mes narines, sans doute dans un ultime réflexe d'autodéfense, me donnèrent l'impression de se fermer comme un clapet. Je suffoquai et partis en courant tout en faisant le maximum pour éviter une glissade qui aurait eu des conséquences fâcheuses sur la bonne tenue de mon beau pantalon en toile écrue aux ourlets surpiqués de fil noir. »

C'est une description très réaliste et humoristique d'une pissotière de la salle de cinéma qui a bercé l'enfance de toute une génération de Mauriciens, essentiellement celle des années 1960 et 1970. L'auteur s'amuse à montrer la souffrance des spectateurs se rendant aux toilettes et les conditions exécrationnelles de celle-ci à travers le rire. Ce n'est pas tant le nombre de films qu'il a vu dans cette salle que ses toilettes qui l'ont marqué.

E. J. Maunick (*Paroles pour solder la mer*, 1988 : 39) préfère mettre l'accent sur la contribution de la salle de cinéma des Familles, aujourd'hui disparue, à faire rêver des générations de Port-Louisais :

*« ...Cinéma des Familles/
nos images d'Amérique/
pampas/blancs destriers/
Ken Maynard l'invincible/
Matinées à dix sous
Pour voir Justin Clarel/
Chandu/Monsieur Moto/
Lugosi/Peter Lore/
Hypnotisme et bas-fonds/
Notre peur dédoublée/
Mais qu'importe la peur
Si le rêve accessible/
Cinéma des Familles/
Une cloche bousculeuse/
Signal de nos départs
Pour des dangers lyriques/
Le feu à Chicago/
Suez/tempête de sable/
Duels de films indiens/
Macao/jeux d'enfer/
- C'est sous ce toit de tôle
un jour de pluie-tambour/
qu'a surgi le poème. »*

Cette salle de cinéma a été une source d'inspiration pour le poète. Elle lui a permis de rêver et de voyager en imagination. Cette évocation est remplie de nostalgie et de bons souvenirs.

Le lecteur aura remarqué que les espaces clos sont des espaces publics en même temps. Les auteurs entrent dans l'intimité de certains lieux très fréquentés par le public. Dans ce cas précis, le personnage se sent seul dans la foule. Il exprime ses sentiments, ses émotions. Le lieu est vu à travers le prisme de son regard. Espace clos et espace ouvert se complètent dans la mesure où il est toujours interdit d'entrer dans l'intimité des habitants de cette ville. En revanche, on entre plus facilement dans les pensées intimes du personnage qui décrit des espaces ou dans la pensée du poète.

Une juxtaposition des descriptions des lieux clos et des lieux ouverts de la ville constitue un merveilleux voyage dans l'espace et dans le temps. La littérature mauricienne n'abonde pas de descriptions de ce type. Le peu que l'on y trouve s'avère être un retour enrichissant dans l'histoire de cette ville. Par contre, les trois romanciers qui ont situé leur intrigue romanesque à Port Louis [Ananda Devi dans *Rue la Poudrière* (1988), M-T. Humbert dans *La montagne des Signaux* (1994) et C. de Souza dans *La maison qui marchait vers le large* (1996)] permettent aux lecteurs d'entreprendre un autre type de voyage. Ils nous donnent à voir le parcours psychologique des personnages dans une ville qui a souffert le passage du temps mais qui, en même temps, a la possibilité de révéler au personnage son identité.

PORT LOUIS, ESPACE LITTÉRAIRE RÉHABILITÉ.

Si chaque micro-espace contribue à une meilleure connaissance de la ville, en revanche, celle-ci gagne en statut quand elle devient le cadre de l'intrigue dans trois romans publiés par une nouvelle vague de romanciers pour que Port Louis soit élevé au niveau d'espace littéraire. Cependant, contrairement à ce à quoi le lecteur s'attend, la ville de Port Louis n'est pas décrite dans au moins deux de ces romans, à savoir *Rue la Poudrière* (1988) d'Ananda Devi et *La maison qui marchait vers le large* (1996) de C. de Souza.

Seule M-T. Humbert dans *La montagne des Signaux* (1994) offre une description de la ville. Dans ces trois romans les personnages, s'ils n'habitent pas la ville (*Rue la Poudrière*), viennent s'y installer pour de bon (*La maison qui marchait vers le large*) ou pour un long moment (*La montagne des Signaux*). Ils ne sont pas des étrangers qui sont de passage dans la ville. Pour la première fois, les personnages font corps avec la ville.

– Port Louis, ville de la misère

Le lecteur sera déçu s'il cherche une description de la ville dans *Rue la Poudrière*. Du moins, cette description est réduite au strict minimum. Quand la narratrice, Paule, évoque le lieu où elle a habité pendant son enfance, elle déclare

« J'habite sur les lèvres supérieures du vieux Port Louis, la ligne mauve et noire qui démarque la fin de son temps et la limite de son empire. Ce nid de vieillesse qui tire à sa fin, et va bientôt s'écrouler en un petit tas de poussières qui, tamisées, ne préserveront que quelques reliquats de son ancienneté, telle une dent d'or à l'éclat

solitaire et un petit chat en céramique dont une oreille a été brisée lors d'un déménagement. » (p. 6).

Plus loin, elle revient sur cette ville maudite en soulignant que « *Port Louis est comme une épine plantée dans ma chair.* » (p. 27), et la ville ne cesse d'écraser la narratrice.

Ananda Devi dévoile un aspect de Port Louis que les auteurs contemporains tendent à occulter ou à effleurer seulement^[3]. Elle présente une ville de la misère, des taudis, une ville inhumaine, mortifère, où il est difficile de s'en sortir. Port Louis est un enfer, un lieu de perdition et de dissolution de l'individu. L'état de délabrement de certains quartiers, les conditions dans lesquelles vivent ces habitants sont l'occasion, pour l'auteur, d'une réflexion sociologique, morale et philosophique. Bien souvent, l'état de certains lieux révèle l'état émotionnel de la narratrice elle-même. Loin d'être un lieu neutre ou un simple décor, Port Louis est le moteur du récit dans la mesure où il conditionne le vécu et par conséquent le récit de la narratrice.

Port Louis est perçue comme un macro-espace à l'intérieur duquel existent trois micro-espaces, les Dockers' Flats, la Butte et la rue la Poudrière, dans lesquels se meut le personnage principal, Paule. Dockers' Flats est lié au port dans la mesure où ce sont les travailleurs du port (dockers en anglais) qui y habitent. Ces personnes ne peuvent exercer leur métier ailleurs que dans l'unique port du pays qui se trouve à Port Louis. De par leur profession, ils sont « prisonniers » de cette ville qui les déshumanise (pp. 22-23).

Au port, le travail tue les faibles. Ces travailleurs, dépourvus d'ambition, trouvent une échappatoire dans la boisson. Celle-ci leur permet d'oublier leur condition de vie difficile. Malgré tout leur courage et toute leur bonne volonté, ils n'arrivent pas à sortir de cette situation misérable. Rentrés aux Dockers' Flats, ils doivent affronter une autre réalité, à savoir celle de l'exiguïté de l'espace, de la promiscuité et de la puanteur. À trop vivre dans cet espace, ils finissent par s'habituer à l'insalubrité de leur environnement à tel point qu'ils ne manifestent aucune révolte quand un bûché tombe dans le trou des latrines (p. 14).

Les adultes sont depuis longtemps résignés à leur sort. Ils ne manifestent aucune révolte. Il y a une soumission, une acceptation du malheur et une ignorance de leur droit qui sont pathétiques chez eux. Le seul personnage qui refuse d'accepter cette « fatalité » est Paule. Elle se sent tout aussi responsable que les autres et ne cherche pas à s'exonérer. Pour montrer que la mort de cet enfant lui est inacceptable d'une part et son horreur et son dégoût devant ce malheur qu'on aurait pu éviter d'autre part, elle cesse d'utiliser cet endroit comme cachette. Et quand Paule quitte les Dockers' Flats pour aller habiter à La Butte parce que le travail a eu raison de son père, elle déclare qu'elle est « *sortie d'un cercle de misère pour retomber dans un autre* » (p. 28). La misère est partout dans Port Louis. L'idée de quitter définitivement Port Louis pour aller vivre ailleurs n'effleure même pas les parents de Paule. Ils se complaisent dans leur misère.

[3] Pour une analyse plus détaillée, voir l'article de Vioram Ramharai (2001) « La ville de Port Louis dans *Rue La Poudrière* d'Ananda Devi », *L'Océan Indien dans les littératures francophones*, Karthala/Presses de l'université de Maurice, pp. 373-384.

Dans un moment de désespoir, Paule se tourne vers Mallacre, personnage qui symbolise la laideur physique de la ville, la séduction malfaisante de cet espace.

Mallacre est responsable de la dépravation, de la perte morale des filles qu'il recueille chez lui. Les filles qui entrent à la rue la Poudrière ne peuvent pas en sortir. Elles y restent jusqu'à la mort. Mallacre est un « *donneur de mort* » (p. 165). Il tient une maison close à la rue la Poudrière et est en quelque sorte propriétaire de plusieurs filles. Rue la Poudrière est le symbole de la liberté sexuelle. On s'initie à la prostitution ; on initie les autres à l'acte sexuel. D'une certaine manière, la rue la Poudrière est une prison pour ces filles. Elles sont enchaînées à ce lieu à travers Mallacre.

De Dockers' Flats à la rue la Poudrière, en passant par La Butte, on constate qu'il existe une complémentarité entre ces différents espaces. Ils sont liés par la misère, par la puanteur, par le désespoir et par la mort. Port Louis est un univers fermé, peu rassurant, menaçant pour les habitants. Ceux qui vivent dans ces lieux sont des gens anonymes et marginalisés. Et s'ils ne quittent pas Port Louis, c'est parce qu'ils ne pensent pas qu'ils pourront être heureux ailleurs.

Port Louis impose une ségrégation économique et sociale aux familles de par le métier qu'elle leur offre. Dans ces quartiers, la marginalisation se traduit par la faiblesse des relations humaines et sociales. Au sein de certaines familles, on se méprise, on est méprisé ; on a le sentiment de ne pas exister. Certains se laissent aller à la dérive. Port Louis est responsable de la dislocation de certaines familles, voire de la déshumanisation chez le couple Marie/Edouard.

Dans *Rue la Poudrière*, c'est la ville qui possède les habitants, physiquement et moralement. Ceux-ci ne possèdent aucun espace et ne sont pas libres de leur mouvement. Cette même impression se dégage à la lecture de *La maison qui marchait vers le large* de C. de Souza.

Port Louis, espace piégé

En revanche, dans *La maison qui marchait vers le large*, (1996 : 180) la ville n'est presque jamais décrite. Elle est donnée à comprendre, à deviner. La seule fois où le lecteur a un semblant de description de la ville c'est quand Daronville, enfant, grimpe sur un arbre en compagnie de Gaston. C'est là qu'il découvre la ville :

« *Quand il osa tourner les yeux vers l'autre côté, tenant l'arbre à pleins bras, la ville lui apparut. Immense, à côté de ce qu'on pouvait voir de sa maison. Vaste à l'aspirer. À la fois belle et terrifiante.* ».

C. de Souza ne cesse de souligner cet aspect terrifiant de la ville. Les habitants sont rarement sympathiques. La police ne fait pas son travail comme il faut pour assurer l'ordre. Le collège Royal est une usine qui broie les faibles. Plaine Verte est connue pour la drogue qui y circule (Saïd et Omar en sont des victimes) et Sainte-Croix pour la sorcellerie. Bibi Feroza meurt à l'hôpital Civil. La Motte est surtout le lieu où il y a un glissement de terrain, où il faut évacuer les habitants.

Le glissement de terrain acquiert une dimension symbolique car il exprime aussi la dégradation de la ville. Port Louis est devenue une ville en décadence, un lieu où les liens de parenté se désagrègent. Omar, le fils de Haffenjee tourne mal. Daron-

ville, le propriétaire de Haffenjee, vit seul. De temps en temps sa fille vient lui rendre visite. La dislocation de ces deux familles, Daronville et Haffenjee, ressemble à la dislocation de la ville qui est coupée en deux après le glissement de terrain. Les habitants de cette partie de la ville, La Motte, sont transportés ailleurs ; il est interdit à d'autres d'y entrer.

La religion, représentée par la mosquée Al Ikhwaaan, la statue de Marie Reine de la Paix, l'église de Père Laval et surtout par le père Bouchard, et l'instruction des enfants volent en éclats. La mosquée est affectée par le glissement de terrain et est décrétée zone dangereuse. Le père Bouchard, un peu trop zélé, est muté ailleurs et refuse de retourner à la Motte, même pour une courte visite. Les habitants perdent leurs repères. Haffenjee qui accordait beaucoup d'importance à l'éducation de son fils Omar et à la religion se sait plus à quel saint se vouer quand sa famille se disloque.

Pourtant, pour Haffenjee, Port Louis^[4] représente la réussite et la possibilité de réaliser des rêves caressés depuis longtemps. S'y installer, pour Haffenjee, apparaît comme un changement de statut social. Quitter la campagne pour venir vivre à Port Louis n'est pas à la portée de tout le monde.

Port Louis est le lieu d'une ascension sociale. Le collège Royal représente le rêve du père Haffenjee. Il essaie de vivre ce rêve à travers son fils Omar qui vient d'obtenir la petite bourse. Le fils se sentirait mieux s'il était installé en ville pour ne pas perdre trop de temps en trajet ainsi s'appliquant davantage à ses études. Haffenjee sait que les valeurs ont changé. Ce n'est qu'à travers l'éducation qu'on peut se faire une place au soleil.

Port Louis, plus précisément la Motte, est un point culminant dans le déroulement linéaire du parcours initiatique des protagonistes. C'est le lieu par excellence pour l'apprentissage des aléas de la vie et le pouvoir de les affronter.

Son désir de promotion sociale ne se limite pas au succès académique du fils mais aussi dans l'ambition de devenir propriétaire d'une maison en ville : « *To conné qui vé dire possède ène lacaze en ville azordi zour ? / Tu sais ce que c'est que de posséder une maison en ville de nos jours ?* » (p. 106).

Le passage de Haffenjee à Port Louis se fait dans la douleur. Omar en veut à son père de rester avec « *ce mulâtre-domineur malgré tout ce qu'il leur avait fait.* » (p. 291).

L'installation de Haffenjee à Port Louis s'insère dans une dialectique du réel et de l'imaginaire. Entre la promesse de bonheur que représente ce lieu et la réalisation de celle-ci existe un écart considérable.

Ce lieu se transforme très vite en théâtre de malheur pour lui et sa famille. À Port Louis, la femme de Haffenjee est claustrée dans sa solitude et sa souffrance ; elle est incapable d'accepter cet espace. Sa souffrance est physique parce que sa maladie ne cesse d'empirer. Sa souffrance est morale dans la mesure où elle a une relation tendue avec son mari et une relation distante avec son fils. Elle se dissocie de l'effort que son mari est en train de faire pour reprendre en main sa famille qui va à la dérive.

[4] À lire l'étude de Usha Hazareesing : *L'espace dans La maison qui marchait vers le large de Carl de Souza*, PGCE Dissertation, MIE, 1997.

L'éloignement de son fils aggrave son état de santé. Pour elle, Port Louis est un exil forcé. L'hostilité de cet espace lui est insupportable. La mort vient comme une libération pour elle. Elle n'a jamais été à l'aise à Port Louis.

Pour Omar, Port Louis est l'espace de la dérive. Il se tourne vers la drogue ; il s'éloigne de ses parents. Il fait l'école buissonnière dès sa deuxième année au collège d'où il est renvoyé définitivement. Il va connaître une succession de collègues privés jusqu'à ce qu'il s'inscrive à un cours d'électronique dans un modeste atelier.

Omar connaît une dégradation morale et sociale. Il accumule échec sur échec. Il trahit l'espoir que son père a placé en lui. Il est pris au piège de la drogue ; il devient cambrioleur malgré lui et transgresse l'espace familial. Rejeté par son père, il est privé de l'affection de sa mère. Il se sent dépouillé matériellement et moralement.

Ce qui a été considéré comme un espace valorisant et de promotion sociale devient un lieu responsable de l'éclatement de la famille Haffenjee. C'est une famille qui se désagrège petit à petit. Feroza ne parle plus à son époux qui lui-même ne parle pas à son fils Omar. Celui-ci se désintéresse de ses études et plus tard tombe dans l'enfer de la drogue. Le quartier la Motte a une influence néfaste sur cette famille.

Port Louis et la découverte de soi

La ville de Port Louis acquiert une autre dimension dans *La montagne des Signaux* (1994) de M-T. Humbert. Avant de s'installer à Port Louis, la famille Rouve habitait à Pointe aux Sables. Obligée de vendre leur campement, La Râpeuse, elle vient habiter à Port Louis, « dans la vieille maison créole accrochée au flanc de la montagne des Signaux » (p. 53). C'est la narratrice Cécilia qui fait découvrir la ville aux lecteurs. Cependant, la narratrice faisait des allusions au bazaar de Port Louis, au cimetière de Cassis, au collègue Bhujoharry, le couvent des religieuses de Lorette bien avant de venir s'installer du côté de Marie Reine de la Paix. La découverte de la ville se fait par étapes. Il y a d'abord la ville vue de loin, ensuite sa découverte par Cécilia et Peter.

Une fois installée à Port Louis, la narratrice éprouve un certain désarroi ; elle est mal à l'aise car elle a perdu ses repères dans ce nouvel univers. Elle ressent un «*étonnement mêlé d'attraction et de crainte*» (p. 175) devant la ville qui est à ses pieds. La ville paraît vaste et mystérieuse. Dans un premier temps, elle ne connaît que la rue Labourdonnais car c'est cette rue qu'elle prend pour aller au collège, le couvent des Lorettes. La narratrice a peur du nombre de voitures, du tintamarre des klaxons, de la foule bariolée, de l'odeur de l'essence, de vieilles pierres et d'asphalte (p. 177). Port Louis, c'est la ville immense, foisonnante et tumultueuse. Elle lui fait penser à une pieuvre. Elle est impressionnante.

Après avoir exprimé ses sentiments à l'égard de cette ville portuaire, la narratrice se met à égrener les différentes composantes de Port Louis :

« le quartier chinois ... près du bazar, le jardin de la Compagnie avec ses multipliants et ses palmiers, les hauts bâtiments de ciment que l'on commence à construire, pareils à de longs navires à l'ancre, les mosquées où chantent les muezzins matin et soir, les temples hindous et les églises, la petite pagode chinoise juste au-dessus de chez nous, le quartier musulman de la Plaine Verte et, là-bas, comme à

des lieues de notre maison, la mer qu'on voit briller, les vaisseaux allant et venant dans la rade. » (pp. 177-178).

L'île Maurice pluriethnique et pluri-culturelle est rassemblée dans ces quelques lignes. Parallèlement à la découverte de cette ville, la narratrice est en train de découvrir sa propre identité. Elle approfondit cette découverte de soi quand plus tard elle marche dans les rues de Port Louis sans crainte et avec émerveillement.

Les pages 211 à 214 sont une belle description de Port Louis. La narratrice se balade dans la ville en compagnie de son frère. C'est une vraie découverte pour eux. De Marie Reine de la Paix où ils habitent, ils se dirigent vers le centre commercial avant d'atteindre le quartier musulman de la Plaine Verte. De là, ils vont à la place d'Armes et aux Salines avant de rentrer chez eux au Ward IV, en face de la montagne des Signaux.

Pour la narratrice, aller à la découverte de Port Louis, c'est aller à la découverte de soi. Elle est d'abord effrayée pour sortir et visiter Port Louis. Mais dès qu'elle a pu maîtriser sa peur, marcher dans les rues de Port Louis devient une sorte de rite initiatique. Elle découvre un tout autre monde, la symbiose des cultures, le syncrétisme religieux, les membres de cette nation mauricienne en devenir qui se côtoient dans la paix et l'harmonie. Port Louis a une influence sur le caractère de la narratrice.

Elle apprend à vivre pour elle-même et pour les autres, à ne plus se centrer sur elle-même. Le contact avec Bhisma lui ouvre un univers jusque là inconnu. Il lui apprend à aimer son prochain, à voir avec le cœur et non avec les yeux. Bhisma, malgré son infirmité, lui communique la joie de vivre. Si elle n'était pas venue habiter à Port Louis, elle n'aurait pas su reconnaître sa prédisposition à s'ouvrir sur le monde extérieur, contrairement à sa sœur April qui s'enferme sur elle-même et développe un racisme latent envers ceux qui ne sont pas de son groupe.

CONCLUSION

Les poèmes et les romans constituent un corpus de choix pour le lecteur qui veut faire la connaissance de Port Louis à travers le temps. Véritable carrefour des civilisations, cette ville portuaire est tantôt centre administratif, tantôt centre économique, tantôt espace de cultures. Elle a plusieurs fonctions dans les romans et peut être la plus importante, c'est celle qui amène les personnages à faire face à eux mêmes. Par moments, Port Louis n'est pas une ville dans laquelle il est facile à vivre.

Port Louis comme cadre dans les romans d'Ananda Devi et de C. de Souza fonctionne comme un piège. Pour Paule dans *Rue la Poudrière*, les chemins de Port Louis ne conduisent que vers sa déchéance et vers sa chute. Pour Haffenjee, Port Louis devient non pas un lieu de réussite mais un lieu d'échec. Il échoue lamentablement dans sa tentative de changer sa condition sociale, voire familiale. Dans la ville règne la misère, les habitants n'ont aucune perspective d'avenir ni d'amélioration de leur condition. Ils sont emmurés dans un espace qui annihile chez eux toute velléité de révolte, les transformant ainsi en victimes consentantes. Le mal, pour eux, est partout dans la ville. Au lieu d'essayer de s'en sortir, les habitants essaient plutôt de s'y adapter avec l'espoir des jours meilleurs. Mais cet espoir n'est qu'un mirage.

En revanche, Port Louis sert de révélation dans le roman de M-T. Humbert. Cécilia apprend à mieux connaître son prochain. C'est Bhisma, le paralytique, qui lui fait comprendre qu'il faut voir avec le cœur et non avec les yeux. La découverte de Port Louis pour Cécilia est aussi une découverte de soi, une prise de conscience. Sans ses déambulations dans les rues de Port Louis, elle n'aurait pas pu se révéler à elle même.

Parcourir la ville de Port Louis dans la littérature mauricienne correspond aussi à la séparation de l'espace colonial et de l'espace décolonisé. L'espace colonial est perçu à travers le regard de l'étranger alors que l'espace décolonisé est appréhendé à travers le regard d'un personnage qui est né dans l'île. Bien souvent son regard sur la ville portuaire ressemble à celui de l'étranger. Mais, il essaie aussi d'aller au-delà des apparences ; c'est ce qui le distingue de l'étranger. Le personnage-natif modifie son attitude par rapport aux différents lieux alors que l'étranger ne change pas son attitude.